

Bernard Lapinalie

Une question folle *

Ce soir, avec Luis Izcovich, nous sommes donc invités à faire part chacun de notre lecture d'un même passage de *Télévision* de Lacan (1974), pour lequel nous ne nous sommes pas concertés. Il s'agit du passage essentiel pour la psychanalyse où Lacan répond à la question de Jacques-Alain Miller : « Que puis-je savoir ¹ ? », et plus précisément de la partie qui va de « Là-dessus je lâche le morceau... », page 58, à « ... c'est-à-dire qu'elle paraît folle », page 60 des Éditions du Seuil. Je rappelle tout de suite la réponse de Lacan : « Rien qui n'ait la structure du langage en tout cas, d'où il résulte que jusqu'où j'irai dans cette limite, est une question de logique ². »

Il m'a semblé qu'on lira mieux cette réponse si l'on tient compte de la méthode de Lacan qui implique à la fois son style et la dimension d'après-coup de ce qu'il nous donne à saisir.

1. D'abord son style, qui donne une forme « baroque » à son discours. Il le disait en 1973 dans le Séminaire XX : « Je me range plutôt du côté du baroque ³. » Ce n'est pas une coquetterie de Lacan mais c'est le style qu'il choisit pour faire entendre ce qui est à lire dans ce qu'il dit – je souligne : « ce qui est à lire » parce que l'objet de ce qu'il dit n'est pas attrapable par les mots, par ses dits... un style dont il a dit qu'« il répond à l'objet même dont il s'agit ⁴ ». Cet objet pour la psychanalyse est bien sûr l'inconscient, qu'il a défini comme un savoir sans sujet et qui lui fait donc répondre à la question de Miller qu'elle est incongrue dans ce contexte puisqu'elle met le savoir du côté du sujet. Il se sert de la question de Miller pour rappeler que le savoir n'est pas la connaissance.

Cela donne ce discours baroque où le mouvement de sa parole joue du contraste et de la surprise, et où les contradictions apparentes, non seulement ne s'annulent pas, mais se côtoient pour ouvrir de nouveaux espaces, béances, qui sont à lire. Il disait déjà en 1957, dans le Séminaire V, qu'il forgeait « une logique en caoutchouc », c'est-à-dire qui « laisse forcément des béances ⁵ ».

Il avait déjà dit qu'il regrettait que ça paraisse un petit peu compliqué, mais qu'il n'y pouvait rien. Pourquoi ? Parce que son discours est aux prises avec les ruses de l'inconscient structuré comme un langage, inconscient dont il dit page 59 de *Télévision* que Kant est le jouet avec sa *Critique de la raison pure*. Ça donne ce côté funambule d'un Lacan qui avance sur le fil de la parole, s'en faisant l'objet autant que le sujet, comme il le dit dans ce texte de *Télévision* où il affirme que sa *Télévision* a été un ratage, « mais par là même réussi » parce que, de s'en trouver fait objet, il occupe la position qu'il attend « des analystes supposés ⁶ ».

2. Je soulignerai aussi la dimension d'après-coup qui est impliquée dans le discours de Lacan, sa dimension synchronique, qui est à mettre en tension avec le choix que nous avons fait, pour ce séminaire, d'une lecture diachronique de *Télévision*, morceau après morceau. Je propose de montrer que la réponse de Lacan au « que puis-je savoir ? » de Miller que nous avons à traiter aujourd'hui trouvera sa raison et sa logique dans l'après-coup de ce qu'il a posé dès les premières phrases de sa *Télévision* avec la question de la vérité qui est bien sûr liée à celle du savoir... un peu comme dans les premiers entretiens d'une analyse, où l'essentiel de ce qui sera en jeu est souvent donné d'emblée.

Je propose donc de revenir aux premières paroles de Lacan.

Il entame sa *Télévision* par ce qui peut paraître une outrance qui nous laisserait circonspects ou qui pourrait même prêter à rire s'il ne s'agissait pas de Lacan. Il lance donc : « Je dis toujours la vérité ⁷ » ! Notons déjà que son « je dis » ne peut pas s'interpréter par une équivoque voulue entre « dis » et « dit » qui ferait entendre le réel d'un « je » qui « dit » à l'insu du sujet... parce que dans une homophonie c'est l'écriture qui tranche sur le réel et que *Télévision* est déjà un texte écrit que Lacan lit à la télévision et que le texte que nous lisons ce soir a été réécrit.

Mais c'est pour aussitôt affirmer que « la dire toute, la vérité, c'est impossible [...] parce que les mots y manquent ⁸ » – c'est la structure du langage qui oblige. Sans doute nuance-t-il par là ce qu'il vient d'annoncer, mais je voudrais souligner que du même coup il repousse plus loin la vérité de ce qu'il vient d'annoncer. Il nous met au fait qu'en affirmant *dire toujours la vérité*, de fait, il est entré dans un semi-mensonge. C'est ce qu'il a appelé la vérité menteuse.

Alors, Lacan veut-il dire que dans une analyse on parle en vain, condamnés que nous serions à l'erreur, au semi-mensonge, pour ne pas dire à l'errance de la vérité menteuse, et donc sans possibilité d'atteindre la vérité de ce que l'on est réellement chacun ?

Ce qu'il disait déjà vingt ans auparavant dans son Séminaire I⁹ sur la question du mensonge peut ici nous orienter : même si on entre dans le mensonge, et ça vaut pour la vérité menteuse, plus on soutient le mensonge plus on construit la vérité¹⁰. Autrement dit, dès que l'on parle, l'analyse étant une pratique de parole, plus on avance dans la vérité menteuse, c'est-à-dire dans un semi-mensonge, plus on se met au service de la vérité. Je pense que c'est là que Lacan veut nous amener avec ses premiers propos, à savoir que, quoi que l'on veuille, la vérité mène la danse, la vérité parle toute seule hors de notre contrôle. C'est ce qui lui a fait dire son fameux « Moi la vérité je parle¹¹ ». C'est bien ce qui fait la logique de la libre association : laissons parler la vérité en abandonnant toute volonté de la dire. Il y a malgré tout un problème, c'est que la structure du langage étant ce qu'elle est, on restera dans les pas de la vérité menteuse faute d'un élément nouveau qui permette d'en sortir pour accéder au réel particulier à chacun. Il y a un réel qui vaut pour tous qui est le réel de la structure du langage et il y a un réel propre à chacun, qui opère dans les pas de la vérité menteuse et contre la volonté du sujet par les manifestations du savoir de son inconscient, à savoir ses symptômes, lapsus, rêves, dont le trait d'esprit donne le modèle. Dans la libre association de l'analyse, il manque donc un élément nouveau qui permette l'accès au savoir inconscient. Je n'aborderai pas ici la place de l'interprétation.

C'est là que Lacan enchaîne avec sa troisième phrase avec une nouvelle affirmation surprenante : « C'est par cet impossible [de la dire toute] que la vérité tient au réel¹². » Autrement dit, ce qui faisait problème : *l'impossible structural de sortir de la vérité menteuse*, devient justement ce qui va faire la solution pour l'accès au réel en jeu dans la vérité du sujet ! Un amarrage de la vérité du sujet est possible par *cet impossible* qui est le réel de la structure du langage. Nous pouvons en déduire deux choses :

1. Ce réel de la psychanalyse n'est pas hors langage puisqu'il en est la part *impossible à dire*, et qu'il vaut pour tous ;

2. *D'être un impossible à dire*, l'accès à ce réel nécessite une autre dimension que les dits de la parole, que permet aussi le langage : c'est la logique, comme Lacan va l'avancer dans sa réponse à la question de Miller à la page 59.

Nous pouvons maintenant aller à la réponse de Lacan au « que puis-je savoir ? » de Miller, que nous avons prévu de lire ce soir.

Sa réponse paraîtrait lapidaire sinon arbitraire si elle n'avait pas été préparée par le cadre conceptuel de la parole et de la vérité que Lacan en a donné au début de *Télévision* et qui montre le lien structural de la vérité

et du savoir. Je rappelle sa réponse : « Là-dessus je lâche le morceau de ce que répond le discours analytique à l'incongru de la question : [ce que je peux savoir c'est] rien qui n'ait la structure du langage en tout cas ¹³. » Le savoir acquis dans une analyse ne peut pas sortir des limites de la structure du langage.

Reste alors la question de savoir jusqu'où je pourrais aller dans ces limites, sachant que le réel qui permettrait au sujet de sortir de la vérité menteuse est un impossible, celui de la structure, comme il l'a dit en ouverture de *Télévision*. C'est là qu'il a affirmé que c'est paradoxalement par l'impossible de la structure du langage que la vérité du sujet peut être amarrée au réel – on se souvient : « C'est [...] par cet impossible [de la dire toute] que la vérité tient au réel ¹⁴. » Et il va compléter sa réponse à Miller en ajoutant comment cet amarrage à un réel, par définition « impossible », est possible : « D'où il résulte que jusqu'où j'irai *dans* cette limite [celle de la structure du langage], c'est une question de logique ¹⁵. » Autrement dit, l'accès au réel dans une analyse est possible par le recours à la logique que permet le langage. Il disait dans « L'étourdit » que sans la logique l'interprétation est imbécile ¹⁶ puisqu'elle reste dans la vérité menteuse et qu'elle rate le réel du sujet. L'analyse accède donc au réel et c'est ce qui permet qu'elle soit possible, contrairement à la thèse de Kant qui interdit l'accès à son noumène. C'est ce qui a fait dire à Lacan que l'objet fait « quelque bosse du voile phénoménal ¹⁷ », ce qui ne le place pas hors du monde phénoménal, contrairement au noumène de Kant.

Je vais conclure, cette fois par un saut en avant, avec les dernières paroles de Lacan pour la partie que nous avons à lire ce soir et qui justifient mon titre.

Il dit à Miller : « Ainsi se traduit votre question dans mon contexte, c'est-à-dire qu'elle paraît folle ¹⁸. » Pourquoi « folle » ? Il ne dit pas que Miller est fou, mais pourquoi utilise-t-il le terme de folie pour qualifier la question de Miller ? Cela m'a rappelé un autre moment de son enseignement où il avait déjà qualifié de fou un discours : c'est dans le séminaire *Les Psychoses* qu'il qualifiait de délirant « le discours [intime] de la liberté ¹⁹ ». Je pense que le diagnostic de Lacan sur la question de Miller est le même que sur ce qu'il appelait en 1953 *le discours patent de la liberté*.

Le mieux est que nous lisions ce qu'il disait en 1953, je le cite : chez l'individu moderne, « dans une société où l'esclavage n'est pas reconnu » bien que pas aboli, « derrière la servitude généralisée, il y a un discours » permanent, un *discours intime de la liberté*, « qui mérite en tous points d'être comparé à un discours délirant ²⁰ », « le discours de la liberté,

essentiel à l'homme moderne en tant que structuré par une certaine conception de son autonomie ²¹ », discours que Lacan qualifie de profondément délirant chez chacun. Ce discours n'est pas le discours patent de la liberté. C'est un discours qui subsiste à « l'état de refoulé » et qui « s'articule au fond de chacun comme représentant un certain droit de l'individu à l'autonomie ²² », c'est-à-dire à la liberté. Pour Lacan c'est un discours délirant parce que c'est « chez chacun un discours intime, personnel et qui est loin de rencontrer sur quelque point que ce soit le discours du voisin ²³ ». Cela en fait un discours fermé au sens de la folie, chez le névrosé.

Lacan répond donc à Miller qu'avec sa question « que puis-je savoir ? », il retourne à l'ornière philosophique qui ignore l'inconscient et qui se sou tient du refoulement d'un certain droit de l'individu à l'autonomie.

Un des retours dans le réel récents de ce discours intime de la liberté que Lacan qualifiait de délirant en 1953, n'est-il pas dans le refus du vaccin contre la Covid au nom de la liberté individuelle ?

*[↑](#) Intervention au séminaire École 2021-2022 « Jacques Lacan, *Télévision*, Question VI », à Paris le 18 novembre 2021.

- 1.[↑](#) J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 58.
- 2.[↑](#) *Ibid.*, p. 59.
- 3.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 97.
- 4.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 30.
- 5.[↑](#) *Ibid.*, p. 74.
- 6.[↑](#) J. Lacan, *Télévision, op. cit.*, p. 9-10.
- 7.[↑](#) *Ibid.*, p. 9.
- 8.[↑](#) *Ibid.*
- 9.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975.
- 10.[↑](#) *Ibid.*, leçon du 30 juin 1954.
- 11.[↑](#) J. Lacan, « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 409.
- 12.[↑](#) J. Lacan, *Télévision, op. cit.*, p. 9.
- 13.[↑](#) *Ibid.*, p. 58-59.
- 14.[↑](#) *Ibid.*, p. 9.
- 15.[↑](#) *Ibid.*, p. 59.

16. [↑](#) Cf. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 492.
17. [↑](#) J. Lacan, « Kant avec Sade », dans *Écrits, op. cit.*, p. 772.
18. [↑](#) J. Lacan, *Télévision, op. cit.*, p. 60.
19. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 150.
20. [↑](#) *Ibid.*
21. [↑](#) *Ibid.*, p. 165.
22. [↑](#) *Ibid.*, p. 150.
23. [↑](#) *Ibid.*